Philippe Berthier, *Petit Catéchisme stendhalien*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/3137>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3137

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 469-470

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Philippe Berthier, *Petit Catéchisme stendhalien* », *Studi Francesi* [En ligne], 170 (LVII | II) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 31 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3137> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3137>

Ce document a été généré automatiquement le 31 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Philippe Berthier, *Petit Catéchisme stendhalien*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

PHILIPPE BERTHIER, *Petit Catéchisme stendhalien*, Paris, Éditions de Fallois, 2012, pp. 183.

- 1 Sans doute est-ce par goût du paradoxe, au demeurant fort stendhalien, que Philippe Berthier a choisi de rouvrir le dossier religieux du «catholique-athée» (ainsi se définissait Barrès) qu'aurait été Stendhal aux yeux de certains. Viennent aussitôt à l'esprit les propos que Philippe Vane tient à Julien – «l'idée la plus utile aux tyrans est celle de Dieu» –, ainsi que les monologues de la fin du *Rouge*, cette méditation d'avant la mort sous le signe du tendre Fénelon. La révolte de Stendhal contre la religion et particulièrement contre les «principes atroces» du christianisme, son anticléricalisme (la religion est une mystification organisée par des fripons), et surtout le procès qu'il intente à Dieu («Stendhal a rêvé de mettre Dieu K. O.») ont une origine bien connue et opportunément rappelée. En cet homme dépourvu de toute inquiétude métaphysique, qui ne croit nullement au message consolateur de la religion, qui se moque des pâmoisons mystiques et qui ne cesse de dénoncer l'imposture cléricale, Ph. Berthier voit un agnostique pour lequel la seule transcendance qui vaille, c'est l'art et l'amour confondus dans la réciprocité de l'Éros. Si Stendhal, à qui il est arrivé de se sentir chrétien dans les églises, reconnaît sa dette envers le christianisme et le patrimoine chrétien, et Ph. Berthier ne manque d'ailleurs pas d'illustrer cet aspect (voir «Beaux-Arts», «Icônes», «Madone», «Temples»), il aurait fallu rappeler que le disciple d'Helvétius reprend tous les arguments anti-chrétiens de son maître – quelques-uns sont mentionnés dans «Superstition» – et, surtout, qu'il revendique comme lui le principe d'autonomie absolue de l'individu. De plus, la morale utilitaire que Stendhal a adoptée, fondée sur l'amour de soi et l'exaltation du moi, est à l'opposé du principe ascétique chrétien. Certes, Stendhal ne s'est jamais défini athée et il lui est arrivé de se tourner en pensée vers le Dieu tendre des Évangiles ou vers «le Dieu de Voltaire, juste,

bon, infini»; il est tout aussi vrai qu'il n'a cessé d'opposer à Dieu l'existence du mal: «quel est l'homme raisonnable qui croit, s'il y a un Dieu, que ce Dieu soit bon?» (*Journal*, 11 février 1827). Il y aurait donc un *God* – le recours à l'anglais, commente Ph. Berthier, évite «un gros mot, quelque chose qui enfreint le tabou de l'obscène, et qu'on ne saurait aborder de face» (p. 56) –, «méchant et malfaisant». Sur ce point Stendhal n'a pas varié, qu'il s'adresse à Sainte-Beuve en 1830 et 1834, ou à Lamartine en 1827, à tous ceux qui croient. Ph. Berthier cite d'éloquents propos rapportés par Lamartine: «Je ne dis pas que Dieu existe, je ne dis pas qu'il n'existe pas, je dis seulement que je n'en sais rien, que cette idée me paraît avoir fait aux hommes autant de mal que de bien, et qu'en attendant que Dieu se révèle, je crois que son premier ministre, le hasard, gouverne aussi bien ce triste monde que lui» (p. 59). Stendhal dit bien *le hasard*, et non *la Providence*! Agnostique, si l'on veut, plutôt athée qui aurait aimé ne pas l'être, et auteur de la meilleure blague athéiste dont Nietzsche se montrera jaloux. En quarante-cinq articles, Ph. Berthier réussit à donner du libre-penseur que fut Stendhal un portrait nuancé qui ne néglige aucune des certitudes et des aspirations inquiètes d'un esprit avide de tendresse et prêt à croire que se retrouveront par-delà la mort ceux qui s'aimèrent ici-bas. Un «catéchisme» argumenté que chacun pourra compléter selon son humeur et auquel aucun *ensor librorum* – il n'y en pas chez les stendhaliens! – ne refusera son *nihil obstat*.